

L'attaque reprit très vite dans l'angle sud-ouest de notre dispositif, toujours le plus fragile. Puis un moment d'accalmie marqua le milieu de la journée. Mais les désertions se poursuivaient. Européens et Katangais.

Ma radio à grande puissance tentait en vain de rejoindre Denard. Il m'avait été impossible de lui parler en personne les jours précédents, il se trouvait soi-disant « en opération ». Maintenant, son radio ne répondait plus à nos appels. Il ne serait même plus question de l'hélicoptère. Nous étions perdus, trahis, abandonnés.

Le major Martin faisait la chasse aux déserteurs pis-tolet à la main, tandis que j'étudiais les plans de l'ultime décrochage.

Comme lors de notre retraite du Katanga en 1963, il se mit à pleuvoir. Une pluie fine, horrible.

Je songeais que déjà, en cette lointaine époque de notre combat, je m'étais vigoureusement accroché avec Bob Denard, en arrivant à Kolwezi.

Comme autrefois, le Sud avait lâché le Nord. Gagner des batailles ne servait à rien, si d'autres gâchaient nos victoires méconnues.

Je me répétais en moi-même toutes les questions que j'aurais voulu poser au colonel Denard. Ne revenons pas sur le passé et sur son attitude équivoque, tant lors de la défaite au Katanga, en janvier 1963, que lors de la révolte de Tshipola, en juillet 1966. Rien que pour cette opération de 1967, j'avais des interrogations graves et précises.

J'avais envie de lui crier mon indignation, en pleine figure. Aurait-il le courage de mentir après le sacrifice de tant d'hommes, dont la plupart appartenaient à sa 6<sup>e</sup> Brigade?

— Pourquoi n'étiez-vous pas à nos rendez-vous de Stanleyville et de Bukavu, le 5 juillet? Pourquoi n'avez-vous pas prévenu les hommes de vos bases arrière, ni ceux de vos Commandos dans la brousse? Pourquoi m'avez-vous obligé à rester à Bukavu, en me mentant sur la force réelle dont vous disposiez au Sud? Pourquoi m'avez-vous laissé sans munitions?

Négligence ou accord secret avec Mobutu? Je remuais ces deux hypothèses. Je dois dire que mes hommes et même beaucoup des siens penchaient pour la seconde. Dans les trous des points d'appui, comme à la table

de la popote d'Etat-Major, on ne parlait que de lui « faire la peau »...

Cette suspicion à l'encontre du colonel qui partageait avec moi la responsabilité de notre révolte rendait encore plus déchirante la fin de l'aventure.

Brusquement, à la fin de cette journée, l'Angola reprit le contact radio. Mais c'était pour m'annoncer que l'hélicoptère, une fois encore, serait retardé. Il me restait quatre caisses de munitions, seulement; deux caisses d'obus de mortiers et deux caisses de cartouches.

Je rédigeai alors mon dernier message. Malgré l'avis de certains, dont le major Martin, je ne voulus rien changer à ses termes, qui marquaient à la fois le désespoir de notre situation et notre rupture avec Denard :

*Ici Schramme en personne — stop — Situation sans issue — stop — N'avons plus de munitions — stop — Ne savons pas encore comment cela va finir — stop — Réglons comptes plus tard — Vous êtes des assassins — stop et fin.*

Nous devions décrocher dans la nuit du 4 au 5 novembre pour nous rendre au Rwanda. Les négociateurs avaient réussi à trouver une solution provisoire : nous serions internés au camp de Bujungué.

A 0 h 15, le premier mercenaire a franchi la frontière, au pont de la Ruzizi. C'était un Belge, du nom de Frazell, qui habitait à Cyangugu au Rwanda, et n'avait pas pu résister au désir de venir faire le coup de feu avec nous. Il avait quitté son commerce, sa femme et son enfant pour venir se battre volontairement.

De tels hommes résumant l'histoire du Congo, bien mieux que la légende des « Affreux ». Il n'y avait pas chez nous que des mercenaires, attirés par la bagarre et l'or de Kilo-Moto, choisissant un camp au hasard et se battant pour le Congo, après s'être battu pour le Yémen et avant de se battre pour le Biafra. Nous n'étions pas des soldats sans emploi. Nous étions des civils qui ne voulions pas voir sombrer l'œuvre de toute notre vie et cette amitié qui existait autrefois entre les Noirs et les Blancs de ce pays.

Au cours de notre lutte dans Bukavu, nous avions



perdu une centaine d'hommes. Quatre-vingts Katangais et vingt Européens avaient trouvé la mort dans les combats.

L'A.N.C. avait eu au moins sept mille morts. Mais nous avions de notre côté perdu le dixième de notre effectif. Les Léopards tombés à Bukavu, à côté des mercenaires venus de Belgique, de France, d'Italie, du Portugal, d'Afrique du Sud, d'Angleterre, de Grèce, d'Espagne, d'Allemagne, de Suisse, de Rhodésie et même d'Israël, ces Léopards ne sont pas morts pour rien. Ils ont témoigné de la fidélité et du courage des soldats katangais.

Je voulais un départ en bon ordre. Nous allions nous replier, peloton après peloton, Compagnie après Compagnie, sans rien faire sauter, quittant nos positions silencieusement dans la nuit. Bukavu ne serait pas Camerone et nous garderions nos dernières cartouches...

Il faut croire que notre départ silencieux impressionna fort l'A.N.C. car les soldats de Mobutu devaient attendre trois jours pour investir la ville déserte.

Des prisonniers avaient demandé à nous suivre dans notre exil. Je pensai à tous ceux qui autrefois s'étaient déjà engagés dans nos rangs et étaient devenus de bons soldats. Combien de Balubas et de Simbas avions-nous ralliés, sous l'écusson noir du fameux « Commando Kan-simba » ?

Le Bataillon Léopard allait quitter le Congo. Nous devions désormais vivre à l'étranger. La Zambie hostile ou l'Angola ami. La longue attente. Le rêve du retour dans une patrie libérée par nos armes. Les familles lointaines. Les enfants qui allaient grandir loin du pays de leurs pères.

Les survivants du Groupe Mobile d'Albertville, d'où était sorti le Bataillon Léopard, puis le 10<sup>e</sup> Codo, me regardaient avec de grands yeux tristes.

Les vieux soldats de vingt-deux ans, qui avaient déjà six années de campagne avec moi, connaissaient à nouveau l'amertume de la défaite et de l'exil.

J'étais aussi peiné pour eux que pour les volontaires européens. Tous s'étaient bien battus. Mais mes hommes n'allaient pas revoir de sitôt leur patrie.

Les Compagnies décrochaient, une par une, dans la nuit.

J'avais établi l'ordre de départ : la 2<sup>e</sup>, la 4<sup>e</sup>, la 1<sup>re</sup> et la 3<sup>e</sup>.

Voici d'abord les hommes du capitaine Laboudigue, puis ceux du sous-lieutenant Desbles qui gardent le souvenir du lieutenant Leleup, puis ceux du lieutenant Bernard, enfin ceux du capitaine Raymond.

C'est avec lui et avec le lieutenant Pascal que je vais franchir le dernier le pont de la Ruzizi, pour entrer au Rwanda.

Je ne l'avais pas fait exprès, mais chacun appartenait à une des deux unités dont étaient issus les combattants de Bukavu : la 6<sup>e</sup> Brigade Mixte de Volontaires et le 10<sup>e</sup> Commando de Léopards. Pascal et Raymond allaient retrouver la Belgique.

Ma famille m'attendait à Bruges. Mon père, hélas, était mort au début de cette année 1967, le 27 janvier, et il ne pourrait m'accueillir rue Haute.

Dans une ferme des Ardennes, je rêvais d'installer ceux qui comme tous les Noirs de ma plantation de Bak-wakwandji, continuaient à m'appeler « papa » : Célestin, le fils du major Mwambu, assassiné par Mobutu, et ces deux garçons recueillis dans la brousse après la mort de leurs parents : Sauvage et Dubois.

Reverront-ils un jour le Congo ? Et moi, dont la place reste à jamais au milieu de mes Léopards du Katanga ? Je traversai le pont de la Ruzizi, la tête haute. N'est-ce valencu que celui qui accepte sa défaite. Je songeai à ce vieux proverbe bantou :

*Nul ne connaît l'histoire de la prochaine aurore.*

*Saint-Hubert, mars 1969.*



## ANNEXE

### PROCLAMATION DU COLONEL LÉONARD MONGA<sup>1</sup>, PRÉSIDENT DU GOUVERNEMENT DE SALUT

PUBLIC DU CONGO,

DIFFUSÉE A BUKAVU LE 10 AOUT 1967

Je m'adresse solennellement à tout le peuple congolais, à tous les hommes, à toutes les femmes et à tous les enfants de notre malheureuse patrie : le Congo. Je m'adresse aussi à toutes les nations du monde civilisé. Je parle au nom de ma patrie déchirée, au nom du peuple, au nom de la morale, de la justice.

Ce jour, 10 août 1967, nous proclamons la création d'un gouvernement provisoire dont le siège est fixé momentanément à Bukavu.

Ce gouvernement de salut public a pour but de mettre fin à la guerre civile qui ravage le Congo depuis la proclamation de l'indépendance, le 30 juin 1960. Sept ans d'anarchie, sept ans de guerre civile, sept années de malheur pour notre malheureuse patrie ont mis le peuple congolais à genoux.

Un homme au pouvoir tyrannique essaie de régner sur le Congo : l'ancien sergent-chef Mobutu. A partir d'aujourd'hui, cet homme est déclaré traître à sa patrie. En effet, le sergent Mobutu a trahi son pays. Il a violé la Constitution congolaise en s'attribuant tous les pouvoirs. Le traître Mobutu a les mains rouges du sang des fils et des femmes du Congo. Les membres du gouvernement de salut public de Bukavu estiment que Mobutu doit abandonner le pouvoir. Il sera ensuite jugé par un tribunal populaire. Le peuple congolais réclame le droit de juger le tyran qui a fait du Congo, l'un des plus

<sup>1</sup> Le colonel Léonard Monga, fait prisonnier après la chute de Bukavu, a été exécuté par le gouvernement du général Mobutu, au cours du mois d'avril 1969 quelques semaines avant la parution de ce livre.



appel et un avertissement solennel et un appel impératif à toute puissance étrangère qui aurait l'intention de venir au secours de Mobutu et de son armée de mutins : des représailles terribles seront prises contre tout pays qui appuiera le gouvernement des usurpateurs de Léopoldville. Si un pays voisin de la province de Bukavu acceptait, par exemple, de prêter son terrain d'aviation à des avions au service de Mobutu, ce pays violerait les lois internationales et s'immiscerait dans les affaires intérieures du Congo.

Le gouvernement de Bukavu lance un appel au général Moshe Dayan et lui demande de rappeler en Israël les instructeurs israéliens qui sont au Congo. Que les Israéliens qui ont vaincu les démagogues arabes cessent d'aider les démagogues de Mobutu. Le général Dayan et le gouvernement de Tel-Aviv ne peuvent pas ne pas entendre notre voix. Nous lançons aussi un appel aux Etats-Unis d'Amérique, la terre de la liberté et du grand standing de vie : amis américains, quand aurez-vous compris qu'en soutenant Mobutu, vous préparez des lendemains encore plus rouges pour le Congo ?

Que toutes les nations du monde libre nous entendent. Notre voie est la voie de la liberté, de la justice. Désormais, c'est nous qui représenterons le peuple du Congo, mais, c'est nous qui représenterons le peuple du Congo, que tous les pays du monde civilisé comprennent cela, avant que l'irréparable soit accompli. Qu'ils nous envoient des représentants à Bukavu.

Moi, colonel Monga, fils du peuple du Congo, j'assume à partir d'aujourd'hui les pouvoirs du nouveau gouvernement du Congo. Quand nous aurons remporté la victoire, nous appliquerons la Constitution et la parole sera donnée au peuple.

Je déclare aujourd'hui qu'il n'y a plus de mercenaires au Congo. Les seuls mercenaires qu'il y ait jamais eu étaient des soldats européens recrutés et payés par le gouvernement de Léopoldville. En ce moment, Mobutu et son armée étaient incapables de faire régner l'ordre dans le pays. Pour lutter contre la rébellion, l'armée de mutins de Mobutu était incapable. C'est pour cela que Léopoldville a fait venir des soldats étrangers.

Aujourd'hui, les seuls soldats européens qui restent parmi nous sont des Européens dont le cœur est congolais. Le colonel Jean Schramme et le colonel Bob Denard

riches pays de toute l'Afrique, le pays le plus misérable de tout le continent africain. De même qu'un arbre doit être jugé aux fruits qu'il porte, le sergent Mobutu doit être jugé d'après les résultats de son règne : ces résultats, le peuple congolais les connaît, hélas ! trop bien : la famine, le chômage, la maladie, l'insécurité, la guerre civile et il y a plus encore : Mobutu a oublié — parce que l'ancien sergent ne l'a jamais su — il a oublié donc qu'un chef d'Etat doit être au service de sa Patrie. Au contraire, le potentat traître à son peuple, Mobutu, exploite la misère des enfants, des femmes et des hommes du Congo. Mobutu a dix voitures personnelles, il a quatre villas, il a beaucoup de maîtresses qui coûtent très cher au Congo. Mobutu a pillé le Trésor de notre pays en faisant virer plusieurs milliards de francs belges à des banques suisses. Nous le savons, nous avons toutes les preuves. Mais le traître n'est pas seulement un voleur, il est encore un assassin. C'est lui qui a trahi son frère d'armes Lumumba. C'est Mobutu qui venait d'être nommé colonel par le Premier ministre Lumumba, c'est Mobutu donc qui l'a attiré dans un piège à Léopoldville et il l'a arrêté. Mobutu a ensuite torturé Lumumba et il l'a jeté dans un avion. Ensuite, il a obligé le pilote de cet avion à emporter Lumumba à Elisabethville. Le traître Mobutu est malin comme le renard, pourrait-on croire. Mais nous savons que l'homme malin n'est pas Mobutu, mais un Européen qui vit à Bruxelles et qui conseille Mobutu. Cet Européen est, lui aussi, un ancien sergent de l'armée belge. Avant d'être le conseiller de Mobutu, cet homme mystérieux que nous découvrirons dans quelques jours avait trahi Tschombé et lui avait extorqué 50 millions de francs belges.

Alors, nous, gouvernement de salut public de Bukavu, nous ne voulons plus que notre pays soit aux mains d'un traître, d'un voleur et d'un assassin. A partir d'aujourd'hui, nous représentons la légalité, la justice et la défense du peuple de tout le Congo. Courage ! peuple congolais ! L'heure de la libération de notre patrie a sonné. Demain, nous libérerons Kinshasa. Notre armée est cent fois plus forte que l'armée des mutins de Mobutu. Notre armée de libération est en marche. Elle poursuivra son combat victorieux jusqu'à la victoire totale.

Le gouvernement de salut public de Bukavu lance un



sont de ceux-là. Ils ont déjà versé leur sang pour le Congo. Ils ont le droit d'être considérés comme des Congolais et non comme des étrangers.

L'heure de la liberté, l'heure de la justice et de la libération du territoire a sonné. Hommes, femmes et enfants du Congo, venez avec nous. Nous sommes désolés mais le gouvernement légal du Congo parce que nous sommes le gouvernement de la justice. Nous ne sommes pas des voleurs, nous ne sommes pas des lâches. Nous pas des voleurs, nous ne sommes pas des lâches. Nous combattons la tyrannie de Mobutu au nom de la libération et du droit du peuple congolais.

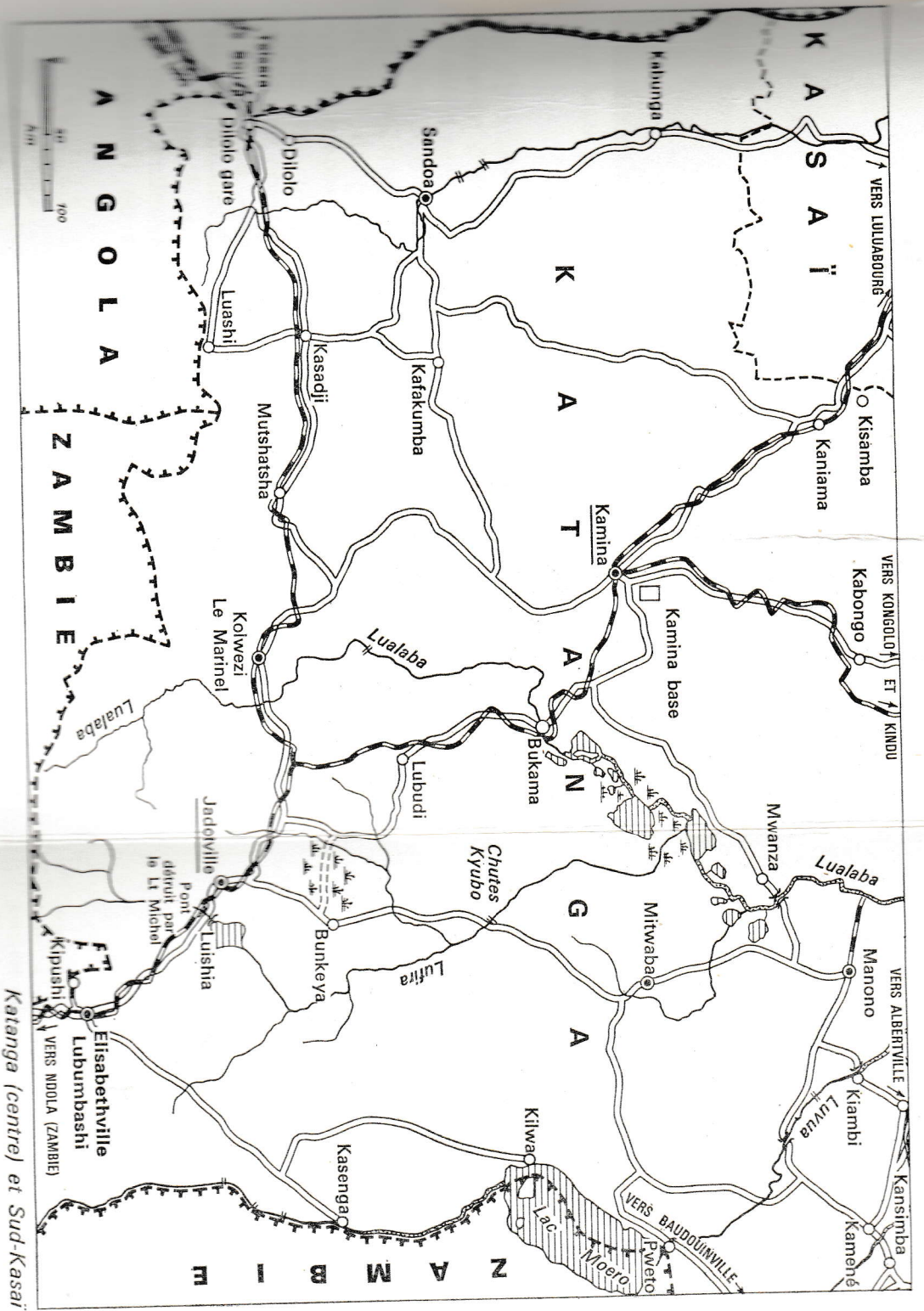
PEUPLE CONGOLAIS, DEBOUT! Brisez vos chaînes. La libération de la patrie est commencée. Soldats de l'A. N. C., rendez vos armes, nous vous laisserons la vie sauve. Accrochez des drapeaux blancs partout. Vous avez perdu la guerre parce que votre chef est un traître à la patrie, un traître à Lumumba, un traître à Tschombé. Peuple du Congo, la marche de la liberté est commencée à Bukavu

EN CE JOUR DU 10 AOUT 1967.

Le 10 août 1967 est le premier jour de la véritable indépendance de notre pays.

VIVE la grande armée de libération!

VIVE le Congo! VIVE la justice, la liberté et la fraternité!



Katanga (centre) et Sud-Kasai